

Sur la route des migrants (2/2)

A Milan, les réfugiés reprennent leur souffle avant de repartir vers le nord

Des dizaines de Syriens débarquent chaque jour dans la gare centrale, où une structure d'accueil a été créée

De retour de Milan
Pascale Burnier
et Caroline Zuercher Textes
Pierre Albouy Photos

Un souffle entre deux périodes. Assis sur un long banc de marbre dans le magistral hall de la gare de Milan, à mi-chemin entre les quais et la sortie, des hommes, des femmes et des enfants patientent dans la zone dénommée «Emergenza Siria» (Urgence Syrie). Ce demi-étage est destiné aux réfugiés qui, après avoir accosté sur les côtes italiennes, sont remontés jusqu'au nord du pays et en repartiront bientôt. Certains grimperont clandestinement dans le train Milan-Paris, qui traverse la Suisse toutes les nuits. Comme cette famille syrienne qui vient de perdre un bébé.

Des femmes, foulards de soie sur la tête, échangent des regards complices tout en gardant un œil attentif sur leurs enfants. De jeunes hommes, des pères de famille et des grands-pères partagent anecdotes et souvenirs douloureux. Tous ont fui la Syrie. Tous rêvent d'une terre d'accueil au nord de l'Europe. Submergée par l'afflux de migrants, la capitale lombarde a créé ce lieu. Elle leur offre à boire, à manger puis les dirige vers un foyer. Cet après-midi-là, une vingtaine de Syriens seront pris en charge par la Ville et les différents associations qui collaborent au projet. Le jour précédent, ils étaient près de 200.

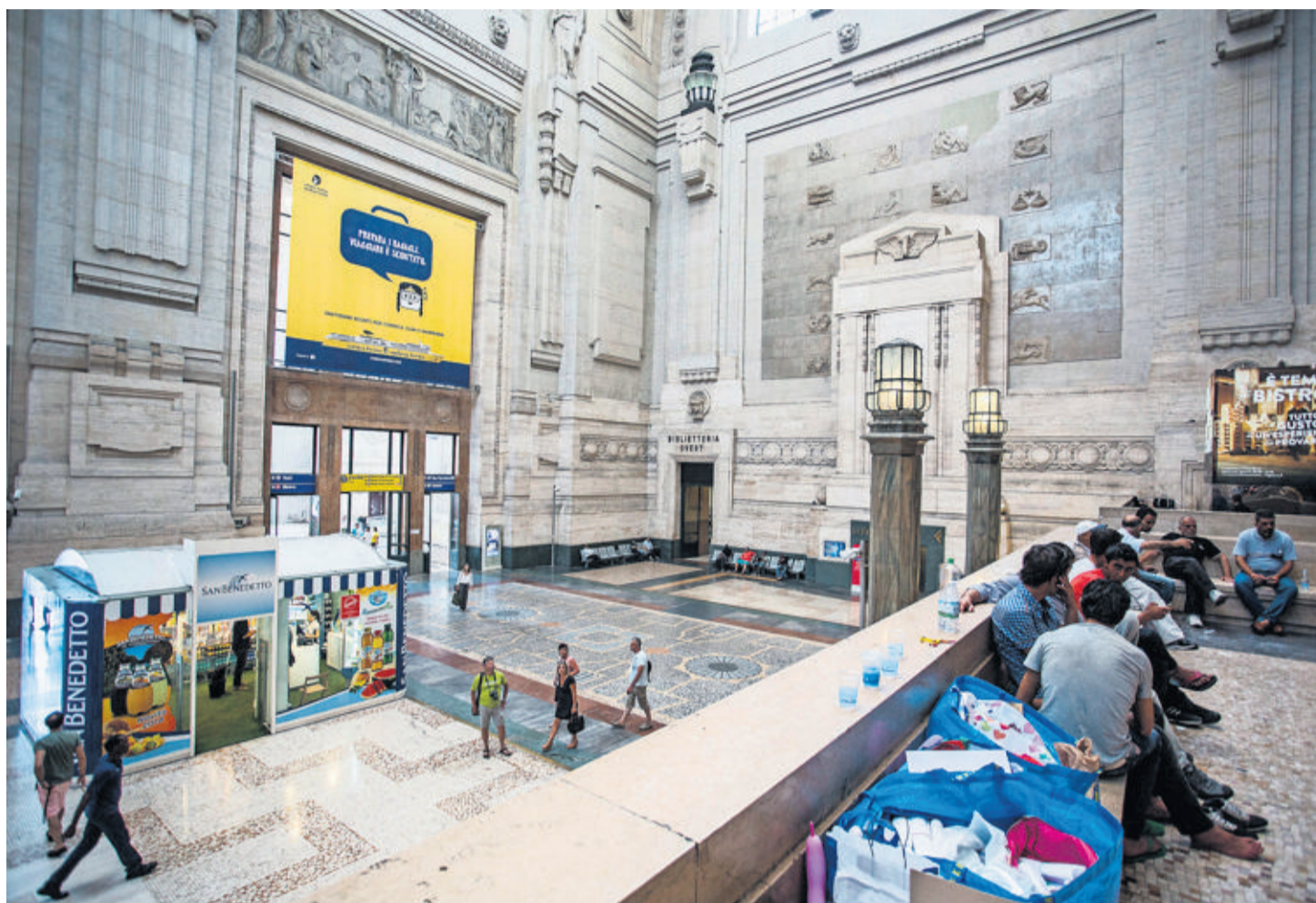
Chemise bleu ciel, petite moustache, on croirait que Mouaffak vient juste de descendre de ce bus qu'il conduisait chaque jour au pays. Depuis plus de deux ans, il a préféré l'exil à l'horreur de la guerre. «Là-bas, il n'y a plus de pain, plus d'eau. Juste des bombes», confie-t-il. Ce père de famille de 48 ans est passé par l'Égypte avant d'emprunter les canots de fortune des passeurs. Direction l'Italie. Un dangereux voyage à 2300 dollars. «Ma femme est restée chez nous car elle est trop malade pour voyager. Mon but est maintenant de rejoindre nos trois enfants, qui vivent en Suède.»

Marqués par la guerre

Comme pour remplacer les mots, un homme à ses côtés soulève son t-shirt. Une cicatrice encore boursoufflée traverse le torse de ce quinquagénaire. De la pomme d'Adam au nombril, et du flanc gauche au flanc droit. «Il vient d'Homs, explique Mouaffak. On lui a tiré dessus.»

Omar, 22 ans, étudie de son côté une carte d'Europe agrafée au mur. Il y a deux semaines, il posait le pied à Milan après trois jours en mer. Son objectif: rejoindre les Pays-Bas, où des proches pourront l'accueillir. Mais comme beaucoup d'autres, il doit d'abord apprivoiser la géographie. Alors, il enchaîne les questions. «Comment est-ce que je peux rejoindre les Pays-Bas?» s'interroge-t-il avant de glisser en plaisantant: «En taxi, peut-être?»

Entre migrants, on profite de cette halte à Milan pour échanger des tuyaux. La Suisse? Personne n'y songe. «Trop de risques de se faire arrêter.» «Pas de proches sur qui compter.» De la Syrie à l'Europe,



A «Emergenza Siria», les Syriens reçoivent un premier soutien puis sont dirigés vers des foyers. Dans un carnet, les dessins des enfants témoignent de ce qu'ils ont vécu. Les migrants repartent en général après cinq jours, notamment par le train de nuit qui rejoint Paris.

La Ville de Milan fait face à un afflux croissant

● Depuis la création de la structure d'accueil, en octobre 2013, la Ville de Milan a accueilli 15 000 migrants, dont 3800 enfants. Au flux provenant de Syrie s'est ajouté, ces derniers mois, celui d'Erythrée; 88% des migrants ont transité par la Libye, 10,5% par l'Égypte. En moyenne, ils restent cinq jours à Milan; 61% d'entre eux veulent rejoindre la Scandinavie, 26,5% l'Allemagne et 9,3% les Pays-Bas.

Le phénomène ne cesse d'augmenter. Depuis la mi-avril, pas moins de 10 500 personnes ont été soutenues et, certains jours, plus de 500 nouveaux arrivants se présentent à la gare centrale. Ils sont redirigés vers l'un des dix centres d'accueil gérés par six associations.

Ces structures peuvent accueillir quelque 1200 personnes. Désormais, le nombre de nuitées est plutôt de 1400. Jusqu'à quand la Ville pourra-t-elle supporter cet afflux? La Municipalité répond qu'elle continuera à travailler de la sorte jusqu'à la fin de l'année. Mais selon elle, la solution à long terme serait d'accorder à ces migrants un permis de transit leur permettant d'atteindre leur destination finale. Elle souligne dans la foulée que ces arrivées ont une explication géographique: parmi les migrants qui ont transité à Milan depuis octobre, seuls treize y ont déposé une demande d'asile. Une réponse à ceux qui, à droite, critiquent le fait que Milan, dirigée par un

maire de gauche, est devenue trop attirante pour les étrangers.

De son côté, Milan s'est sentie abandonnée par les autres institutions. La région lombarde, dont le président est issu de la Ligue du nord, est montrée du doigt. Avec, notamment, une question: des communes avoisinantes ne pourraient-elles pas offrir des lieux d'accueil?

«Cette structure montre qu'il y a une importante mobilisation de la Ville de Milan et des bénévoles. Mais que fait le gouvernement central?» renchérit Mariana Duarte, coordinatrice de l'Observatoire du droit d'asile et des étrangers romand, qui s'est rendue sur place. «Cela confirme le sentiment qu'en Italie, on pare au plus

pressé mais qu'il manque une vue d'ensemble du phénomène. L'Europe a aussi sa part de responsabilité. Sa réaction n'est pas à la hauteur du drame.»

Le gouvernement italien fournit pour sa part trente euros par nuit et par personne aux associations qui accueillent ces réfugiés. La Ville de Milan lui demandait aussi la tenue d'une table ronde. Désormais, les choses bougent. Lors d'une première réunion, jeudi, elle a obtenu la garantie de l'Etat qu'il soutiendra économiquement toutes les interventions. La possibilité d'utiliser momentanément un ancien centre d'identification et d'expulsion sera aussi étudiée. De quoi soulager Milan? **P.B./C.Z.**

les passeurs ont jalonné leur route. L'un d'eux tient à nous donner les noms de ces intermédiaires. A Alger, il faut s'adresser à Mohamed X. En Libye, Aosama X l'a emmené avec 50 autres personnes dans un camion. Puis ils étaient 300 sur un petit bateau pour Lampedusa, la Sardaigne ou la Sicile. Au choix. «Ici, on ne sait pas comment aller en Allemagne ou en France. En bus? En train?»

Vêtements trendy et mèche de cheveux stylée, un jeune homme semble mieux informé sur les voies migratoires en Europe. Dans un premier temps, il prévoit de se rendre à Paris. Comment? Méfiant, il commence par balayer les questions avec un sourire gêné. Avant de mentionner la possibilité de prendre une voiture ou un train de nuit, «car les douaniers sont peu regardants». A Calais, il compte ensuite se cacher sous un camion pour rejoindre l'Angleterre.

Fuite en famille

Deux tiers des réfugiés syriens voyagent en famille. Une femme change justement son enfant alors que des volontaires de l'organisation Save the Children s'occupent d'autres bambins. En attendant leur transfert vers un foyer qui leur est spécialement destiné, ils jouent sous un écran publicitaire géant. Dans un carnet, des dessins révèlent les blessures des plus jeunes. On y découvre une barque bondée, un avion, un tank, des personnes qui fuient leur maison...

Devant une table, un panneau fournit la traduction de quelques mots de l'italien à l'arabe: *dottore* (docteur), *acqua* (eau), *bagno* (toilettes). Fatima s'essaie à cette nouvelle langue. Mais ses grands yeux marron ne peuvent masquer sa colère. Cette femme de 20 ans a obtenu l'asile en Suède. Si elle est en Italie, c'est pour retrouver sa maman et ses deux sœurs, qui ont accosté après trois jours de mer. «Elles ont failli mourir. Les Syriens paient des sommes incroyables pour venir en Europe, et on leur en ferme les portes. Ce n'est pas normal.» Et puis il y a eu cette histoire en Suisse. «La femme qui a perdu son bébé a été frappée et reconduite sans soins à la frontière italienne», lui a-t-on raconté. A ses côtés, un bénévole refuse de parler à la presse helvétique. En réaction au drame de cette famille qu'il avait accueillie ici même à Milan. «Changez votre politique, bouillonne-t-il, et ensuite on discutera.»

Enquête

Les gardes-frontière savaient que la réfugiée syrienne qui a fait une fausse couche était malade. C'est *Le Matin Dimanche* d'hier qui l'affirme en révélant un coup de fil passé par les douaniers suisses à leurs collègues italiens. Ce message leur demande de se préparer pour l'arrivée dans une heure et demie à Domodossola d'une femme enceinte se sentant mal, sans cependant préciser la gravité de la situation. Pourquoi, au lieu de la mettre dans un train à destination de Domodossola (1), les gardes-frontière n'ont-ils pas décidé de l'amener à l'hôpital de Brigue (VS), situé à côté de la gare et de leurs locaux, pour un contrôle? L'enquête menée par la justice militaire devra notamment répondre à cette question. **M-S.P.**